

—Mais pourquoi ces crâmes? ballotta Eugène, en essayant de prendre un air calme. —Pourquoi? fit Amélie les yeux pleins de larmes... Pensez-vous donc que le rêve de ma mère n'est pas un lugubre avertissement? —Le rêve dont vous allez moi parler? demanda Alfred.

—Ecoulez-moi, Eugène, reprit la jeune fille, et si vous avez un peu d'amour pour moi, vous ferez, n'est-ce pas, ce que je vous demanderai? —E voulant prendre quelques repos, cet après-midi, au milieu d'un sommeil agité, je me vis au pied du lit de ma mère, au pied du lit sur lequel elle mourut, me comme sa pauvre mère. La voûte était là aussi, Eugène, car tout comme elle mourut elle nous quitta. Elle me faisait jurer de ne jamais épouser un homme dont les mains seraient souillées de sang et elle me racontait alors... C'est un songe allégorique, qui, à mon tour, est venu me crier: Malheur à l'homme qui s'abandonne et comme souteraine, près d'une jeune femme basse où mouraient quelques charbons, un homme aux yeux hagards s'agitait convulsivement. Ses pensées semblaient vouloir étouffer un cri du cœur qui de la conscience qui toujours malgré lui se faisait entendre dans le haut. Cet homme s'assis et paraissait céder à un besoin... regarda son habit. Il était marqué d'une tache de sang. Le malheureux aussitôt l'arracha et remonta les lions, jete avec horreur le vêtement sanglant; le feu sembla un moment s'éteindre, mais une fumée sombre s'enleva bientôt, puis la flamme rougeâtre brilla et s'éleva... mais la tache de sang restait adhérente au foyer. Désespéré, l'homme se précipita et effaça cette tache; sa main se porta vers la plaque funeste, son doigt s'avance, il ne voit plus rien. La joie sauvage brille sur sa figure, il étend les bras; l'horrible tache de sang disparaît, il se sent libre et s'écrie marqué au cœur, elle le brûle et laisse ensuite tomber sans le malheureux. —Eugène, la veille de la mort de mon père, ma pauvre mère vit cette horrible image et moi aujourd'hui, dans quelques heures seulement, elle m'est aussi apparue et elle m'a mis voire...

La pauvre jeune fille ne put achever. Elle tomba mourante aux pieds des deux jeunes gens.eux-mêmes troublés, tremblants, ne savaient plus ni penser, ni agir. Enfin, quand ils virent la vie reprendre chez madame de Logny, voyant l'un d'eux se diriger vers elle, M. Goran se ranimant, rassembla des forces et fit quelques pas pour lui parler. Après plusieurs moments d'efforts, elle s'adressa à Eugène: Par pitié, lui dit-elle, dites-moi si vous devez vous battre.

—Non, répondit Alfred, c'est moi qui dois me battre demain. —Eugène, me rendrez-vous service... Je vous en supplie, ajouta-t-il, ne vous alarmez pas davantage; laissez-vous reconduire par Eugène chez Mme de Logny. Moi je vais prévenir M. Heurtas qu'une indisposition vous retient chez elle.

Quelques instants après, une voiture emporta Amélie et Eugène. Et se voyant les deux jeunes gens se firent un signe qui ne pouvait être mécompris.

II.

La nuit qui suivit la scène que nous venons d'esquisser fut une nuit de trouble et d'agitation. Resté seul, Alfred se demanda quelle conduite il avait à tenir. Brave et généreux, il eût volontiers pris sous son propre compte la querelle de son ami. Il se fit de la lutte et de l'avenir d'auteurs profonds. ment impressionné, la scène qu'il avait faite à sa mère devait être sacrée: Amélie et Eugène s'aimaient, tandis que lui n'avait aucun lien puissant pour le retenir sur la terre; toutes ces réflexions le déterminèrent. Il se rendit chez M. Heurtas, et après l'habit pris de l'absence de sa belle-fille, il lui annonça que son ami ne pouvait se rendre au rendez-vous du lendemain, il eût à accepter Alfred Morin pour son adressaire.

A cette déclaration imprévue, le vieillard ne put contenir sa colère. —Arrivé à un âge où le nature s'affaiblit, M. Heurtas, envieux, jaloux, haineux, avait pris une aversion générale pour les hommes jeunes, vifs, éblouissants qui sortent s'aventurer. Epris au fond du cœur d'une passion coupable pour sa belle-fille, connaissant l'horreur qu'elle avait pour lui, sa nature mauvaise et méchante lui inspira une résolution horrible. Il assassinait Eugène de Logny, mais comme on condamne à un an d'assassin qui commet un assassinat en tremblant et loin de tous regards, lui, méchant des démons, leur ferait admirer son adresse et la bonté de son arme, et se ferait applaudir, tout en satisfaisant son épouvantable vengeance. C'est ainsi que le duel avec Eugène avait été résolu. M. Heurtas se considéra comme un assassin du premier ordre, par son habileté et son expérience en matière d'armes.

Quand Alfred lui eut annoncé qu'il se mettait en lieu et place de son ami, tous ses plans se trouvaient renversés. Un moment se rage, impuissant débordé en injures, froissé et mécontent, comme frappé de leur inutilité, il s'arrêta, puis M. Morin, de le laisser seul, en l'assurant qu'il allait réfléchir à sa proposition et qu'avant deux heures il lui enverrait une réponse.

Il y avait peu d'une heure qu'Alfred était rentré chez lui, il n'avait encore de nouvelles ni de M. Heurtas, ni de son ami. Dans une attente cruelle, il repassait l'histoire douloureuse de la pauvre Amélie, il maudissait l'homme qui venait de voir et dont le noir caractère et les horribles desseins s'étaient révélés à lui. Plein de dégoût, il se disait que des êtres se trahissent, se méprennent, se trompent et qu'il n'est rien de plus facile que de se méprendre et d'être méprisé. Il était en proie à un sombre accès de spleen et eût aimé volontiers à en finir avec la vie, surtout s'il pouvait ainsi assurer le bonheur d'une amie et de deux jeunes gens au printemps de leurs jours.

Ces réflexions pénibles furent interrompues par l'arrivée d'Eugène. Les traits de ce jeune homme peignaient la consternation de son âme. Un moment les deux amis restèrent indécis; enfin Alfred rompit le silence. —J'ai vu, dit-il, M. Heurtas, et il m'a dit que vous n'êtes plus.

—Que tu ne recrées point, moi ami. Je sais demarache, elle ne m'a point surpris, mais présent le mal est irréparable. —Et la voix d'Eugène tremblait si fort en parlant ainsi qu'il ne put achever. Après une pause, il ajouta: laissez-moi écrire, laissez-moi...

Bienôt après Eugène donna le papier sur lequel il avait écrit, et quand Alfred eut lu les larmes aux yeux, la parole expirante, il alla se jeter dans les bras de son ami. L'offense que ce dernier avait faite était irréparable. Quand on sent sa valeur et que l'on a fait preuve de courage, on peut se permettre une épithète, quelque blessante, quelque injurieuse qu'elle soit; mais lorsqu'on aime sa vie, lorsqu'on connaît son cœur, son mérite et son mérite, et qu'un homme pose l'insulte envers elle, c'est à ce point qu'on n'ose pas la répéter, il n'y a point de lui qui se venge et se venge de la terre; sans doute Dieu a voulu que les forfaits de cette nature ne pussent être jugés qu'à son tribunal.

Après avoir reçu la communication de son ami, Alfred lui demanda: les armes?

—La carabine, —à 40 pas.

—Ce n'est, à huit heures, derrière le cimetière, —Mon oncle, six heures encore, dit Alfred, laissez-le partir quelques instants. Bien que la nuit soit avancée, j'espère me faire ouvrir la porte d'un de vos amis.

Le lendemain, Eugène de Logny s'abandonna brusquement à l'émotion de ses sens. Quelques heures s'écoulaient seulement de la rencontre de son ennemi, et il savait que cette rencontre devait être mortelle au moins pour l'un d'eux. Or lorsqu'on se voit au moment de quitter la vie, lorsqu'on se voit après soi des êtres chéris et devant assurer votre bonheur, l'âme se sent nécessairement passer en revue le passé, énumérer les causes présentes qui rendaient l'existence heureuse et qui, dans les rêves, faisaient sourire et pensive et enfin, rassemblant toute son énergie, se mit alors à écrire. Quelles lettres, mon Dieu, que celles qu'on adresse à une mère adorée, à une femme qui vous aime, alors qu'on va s'en séparer tout à jamais!

Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi en préparatifs douloureux. A sept heures Alfred se leva. Voyant que son ami semblait avoir pris toutes ses dispositions, après quelques mots échangés: —Mon bon Eugène, lui dit-il, je n'aimais pas le duel et surtout j'en approuve les motifs. Le tien cependant est un de ceux qui me semblent légitimes. L'offense commise envers toi demande que tu puisses celui qui l'a insulté. Aussi étranges que puissent paraître mes paroles, je te recommanderai du sang-froid et de l'énergie; ce me montrera.

Le cœur d'Alfred se sentait ébranlé, mais il se contenait, se maîtrisant avec effusion, puis se montrant en voiture et se rendait chez un chirurgien renommé qui les attendait. Le docteur, qui était Suisse, présentait une carabine à Eugène en lui disant: Cette arme a-t-elle été achetée par son père ou par son oncle? —Non, dit-il, elle m'a été donnée par mon père qui m'a battu avec elle pour l'insulte que son oncle m'a faite; mais, jeune homme, elle ne perd pas sa vieille réputation.

Quelques instants après, huit heures sonnaient aux églises, et deux voitures s'arrêtaient à peu de distance du cimetière.

III.

Un jour de mai, par un magnifique coucher de

soleil, le promeneur dont les pas se seraient portés vers le cimetière catholique de Charleston se serait peut-être étonné de voir deux femmes agenouillées sur une tombe nouvelle encore. —J'ou avait les cheveux blanchis par le chagrin et pleurait la perte d'un fils; l'autre, jeune et à l'âge de jours heureux, paraissait déjà ne plus appartenir à cette terre. Celui qui eût pu entendre Eugène, prières aurait distingué les mots d'Eugène: —Mon oncle, mon oncle de sang. Dans la ville, la pauvre jeune fille, pleurant par un arbre pleureur, un jeune homme pâle et au regard mélancolique semblait veiller sur elle et prendre sa part de leurs pensées douloureuses. Ce jeune homme était Alfred Morin. Si vous l'eussiez interrogé sur l'issue du duel auquel il avait assisté, peu de mois auparavant, il vous eût dit que M. Heurtas était tombé sur la place, mais que son malheureux ami avait été frappé en même temps que lui.

GUSTAVE CHOUQUET.

LE FANTASQUE. QUÉBEC, SAMEDI, 13 MAI, 1848.

Fantaisies,

REPRODUCTION, NOUVELLES ET CANCANTS (Qui bien aimé bien écrire).

ENTRETIEN PRIVÉ

sur des choses publiques.

Il y a quelques jours j'étais allé faire une petite promenade pedestre à la campagne pour respirer l'air du printemps et me distraire des soucis de la vie citadine, qui est bien la plus sotte, la plus fatiguante des inventions humaines. Quo le lecteur n'attende pas de moi une dissertation philosophique qui ne changerait rien aux choses, sur les avantages qu'a la vie champêtre sur les habitudes des gens des villes; j'ai autrefois sautées à débit pour le quart d'heure.

Par exemple je veux raconter la singulière histoire de ce jeune homme et de cette vieille dans qui... mais quelle drôle de cervelle est la mienne! — Il y aura nos deux champs au commencement de cet article et à peine ai-je fait dix lignes que ma voilà au beau milieu de la chronique scandaleuse de la ville. Retournons à notre point de départ. Je n'ai pas besoin de vous dire donc que je bats la campagne, vous ne vous en apercevez que trop; mais il m'arrive quelquefois que sans avoir l'air de rien j'ai planté ça et là de petites choses dont profitent plus tard mes lecteurs pour leur instruction ou leur amusement. Je ne parle pas ici de ce que j'ai vu de voir aujourd'hui; car cela n'aurait pas valu la peine d'être relevé dans un autre temps; mais dans un moment comme celui-ci où les marchands d'idées crient misère presqu'au point fort que ceux qui n'en ont pas à revendiquer un butin tout, on tire parti de tout! les journalistes cherchent dans leurs tiroirs de vieilles histoires qu'ils rognent, retravaillent, rafraichissent, pour les livrer à leurs lecteurs, et moi je me propose pour des nouvelles toutes fraîches, les marchands de l'école tirent du fond de leurs tablettes de dix coupons qu'ils brosent, froissent, secouent, émiettent et donnent pour la dernière main apportée par le premier navire: Et le bon public qui ne voit pas le derrière du riez-vous globe tout ça, paie, vit content et gagne le ciel par la foi sans s'en douter.

Mais encore une fois ce n'est pas du tout cela qui s'agit. Venons à ma promesse champêtre, j'étais donc comme j'ai dit de vous le dire sans commentaire, dans un village des environs, où un jour d'été je journalisai et par conséquent, de me à nouvelles, attiré, en un clin-d'œil, dans la maison où j'étais descendu, de plus rieurs des villageois, les têtes fortes de Vendroit, que vous ne décriez pas, ce que vous pourriez peut-être vous amuser aux dépens de braves gens qui valent probablement mieux que vous. Celui qui se faisait remarquer par sa loquacité et l'air d'importance avec lequel il décidait toute question d'un seul mot méritait sans qu'on se moquât de lui, et pourtant ce n'était pas un moins important personnage que l'un des maîtres d'école de Vendroit. C'est pour vous donner une idée des réformes qui j'ai aurait à faire dans le personnel du corps chargé de l'éducation des enfants,